Entretien avec Hui-yeon Kim, sociologue du protestantisme coréen[1]

Hui-yeon Kim

Maîtresse de conférences, sociologue, Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO) à Paris.

Marc Frédéric Muller - *Vous avez effectué différentes recherches sur le protestantisme coréen, entre autres sur la megachurch fondée par Yonggi Cho, l'Église du Plein Évangile, qui comprend plusieurs centaines de milliers de membres, rien qu'à Séoul, et qui a développé une vaste entreprise missionnaire à travers le monde, plus fortement en Asie, voire en Asie du Sud-Est. Y a-t-il des évolutions marquantes de cette Église au cours des dernières années ?*

Hui-yeon Kim : Le message qui est donné dans cette Église en Corée, surtout en ville, s'est progressivement rationalisé ; il n'est plus marqué par l'insistance sur les miracles, en particulier de guérison, qui ont fait son succès à ses débuts, dans les années 1950-1960. En revanche, ce discours est toujours repris dans les lieux de mission, notamment dans les pays du Sud-Est asiatique auprès de la population démunie en quête d'une « solution miraculeuse » afin d'améliorer sa situation économique. Aujourd'hui, le néopentecôtisme en Corée s'intéresse plus aux questions sociales, à la transformation du monde, tandis que, dans les pays moins développés, les missionnaires reprennent une vision « classique » avec le « baptême de feu » et la « guérison divine » destinée aux populations les plus précaires.

A Séoul, soutenir financièrement les missions à l'étranger et y participer temporairement semblent devenir une nouvelle pratique

[1] L'entretien retranscrit ici a eu lieu le vendredi 8 février 2019.

religieuse. Les membres de l'Église du Plein Évangile comme les autres protestants sud-coréens cherchent ainsi à gagner leur propre salut en apportant une aide matérielle et spirituelle aux plus démunis. C'est une nouvelle déclinaison de la théologie de la prospérité. Étant devenus riches, ils peuvent le montrer à la condition de partager avec les plus pauvres. Pour l'Église institutionnelle, c'est une manière de maintenir et d'entretenir la vitalité de son réseau[2].

MFM : *La Corée du Sud est aujourd'hui le deuxième pourvoyeur de missionnaires, après les États-Unis, avec environ 25 000 envoyés dans le monde. Comment expliquez-vous l'importance de l'esprit missionnaire des Églises coréennes ?*

H.-Y. Kim : Beaucoup d'institutions de formation théologique ont été créées dans le pays, du fait de la très forte croissance des Églises et aussi parce que l'État a promu l'excellence universitaire dans les années 1980. Il a favorisé le développement des établissements de l'enseignement supérieur. Beaucoup d'universités privées ont vu le jour et les grandes Églises ont ouvert leurs propres écoles de théologie, délivrant des diplômes reconnus. Ces centres de formation ont ensuite élargi les offres de formation à d'autres matières. Le nombre de pasteurs formés n'a cessé de croître de façon exponentielle et, du coup, le marché a été un peu saturé. La surproduction de pasteurs a trouvé un débouché dans le développement des Églises à l'international dans les années 1990. En Corée, aujourd'hui, la compétition entre les Églises et entre les pasteurs est exacerbée, et il est difficile pour certains pasteurs de trouver un emploi. Dans ce contexte, certains d'entre eux acceptent de partir comme missionnaires dans des pays dits « difficiles » (Cam-

[2] Pour en savoir plus sur les activités des missionnaires sud-coréens en Asie du Sud-Est, voir : Hui-yeon Kim, « Missionaries of a Korean Model of Development : Pentecostalism, Asian Modernity, and the Mission of the Yoido Full Gospel Church in Cambodia », in : Michael Feener, Philip Fountain, Catherine Scheer, *The Mission of Development*, Theology and Mission in World Christianity, Boston/ Leiden, Brill, 2018, p. 190-210 et « Les pentecôtistes coréens en Asie du Sud-Est : exporter la « théologie de la prospérité » pour assurer son salut », in :Pascal Bourdeaux et Jérémy Jammes (dir.), *Chrétiens évangéliques d'Asie du Sud-Est : expériences locales d'une ferveur conquérante*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Sciences des religions », 2016, p. 209-225.

bodge, Indonésie…), mais d'autres, issus des megachurch, vont à l'étranger parce que leur expérience sera valorisée à leur retour s'ils veulent accéder à de plus grandes responsabilités. Cela fonctionne un peu comme dans les grandes entreprises pour obtenir une promotion. Les femmes pasteurs représentent un autre cas de figure : ayant du mal à trouver une place au sein des Églises en Corée, elles s'engagent dans l'action missionnaire.

Dans les pays de mission, les pasteurs semblent être fiers de leur travail pionnier sur le terrain et s'y investissent par vocation. J'ai pu toutefois observer leur aspiration à retourner au pays où la vie est meilleure, mais encore faut-il que les conditions de leur réintégration soient favorables.

MFM : *Dans l'histoire européenne, le protestantisme est généralement considéré comme un acteur d'émancipation individuelle : promotion d'une pensée critique envers les pouvoirs et les institutions à partir de la foi et de la Bible, valorisation de la conscience personnelle face aux autorités. Le protestantisme coréen a une autre histoire, liée aux missions américaines à partir de la fin du XIXe siècle. Quelles sont ses rapports avec l'ordre social traditionnel, très hiérarchisé, selon le modèle confucéen ?*

H.-Y. Kim : En règle générale, à la différence de l'Église catholique, la grande majorité des Églises protestantes coréennes ont toujours évité les conflits avec les autorités gouvernementales, entretenant même des relations de collusion[3]. Les plus grandes congrégations, les *megachurch* comme celle de Yonggi Cho, sont conservatrices. Depuis leur fondation, après les ravages de la guerre de 1950-1953, surtout dans les années 1960 à 1980, elles ont en fait été très proches des régimes militaires et autoritaires qui ont favorisé leur implantation, leur développement national[4] et même international. Il faut se souvenir que les autorisations de sortir du territoire étaient rares jusqu'en 1989, quand le gouver-

[3] Les autorités bouddhistes et confucéennes s'inscrivent dans une ligne très analogue.

[4] C'était déjà la politique du gouvernement militaire américain de 1945 à 1948, après la défaite du Japon qui avait annexé la péninsule coréenne ; elle fut d'ailleurs poursuivie sous la présidence de Syngman Rhee (1948-1960).

nement lève les restrictions pour les voyages à l'étranger. Or, ces Églises protestantes conservatrices constituaient un instrument pour la reconstruction du pays, étant donné qu'elles étaient capables de mobiliser leurs membres, de plus en plus nombreux, et de les rallier à la cause défendue par le gouvernement. Néanmoins, au sein de l'Église presbytérienne de Corée, plus progressiste, certains membres se sont aussi mobilisés pour la démocratisation du pays. Cependant, ils représentent un courant minoritaire, qui a souffert de la répression sous la dictature, avec l'incarcération de plusieurs pasteurs.

Les Églises protestantes, au début de chaque année, organisent une « prière pour la nation ». Au départ, c'était pour soutenir le pouvoir de Chung-hee Park, après son coup d'État en 1961. C'est devenu une véritable institution, aujourd'hui nommée « petit-déjeuner de prière pour la nation », *Kugka Choch'an Kidohoe*.

En Corée, vers la fin du XVIIIe siècle, le catholicisme – au moment de son introduction, mais plus vraiment par la suite – a suscité un intérêt parce qu'il remettait en cause certaines valeurs confucéennes, notamment le culte des ancêtres, et parce qu'il dénonçait les méfaits du mépris de l'aristocratie envers le peuple.

En revanche, le protestantisme a plutôt intégré les valeurs traditionnelles, avec une recherche d'indigénisation du christianisme. Cela s'est réalisé de différentes manières. Le chamanisme, encore vivace dans les milieux populaires, a trouvé sa traduction dans certaines congrégations, notamment pentecôtistes. Les Églises ont institué une cérémonie à la mémoire des défunts *(Ch'udoyepae* ou *Ch'umoyepae)* qui rappelle le culte aux ancêtres, un des rites fondamentaux du confucianisme. Les hiérarchies sociales sont reproduites au sein des Églises, avec la soumission à l'autorité absolue des pasteurs principaux, l'exigence pour les femmes de servir leurs maris et pour les enfants d'obéir à leurs parents. Cela s'illustre bien par la prééminence du 5e commandement du Décalogue : « Honore ton père et ta mère ». Encore un exemple : les réunions de prière de l'aube, pratiquées essentiellement par les mères de famille dans toutes les communautés ecclésiales, sont la reprise d'un rite ancien de croyance populaire que les femmes pratiquaient : elles offraient un bol d'eau en regardant le soleil se lever pour prier pour le bien-être du foyer. Les inégalités entre hommes et femmes sont encore

Coréennes portant le hanbok, costume traditionnel.
© Anne-Sophie Guerrier

très marquées en Corée. Les femmes n'occupent pas les postes les plus élevés dans la hiérarchie des Églises. Socialement, elles sont même rétrogradées au rôle de femme traditionnelle par opposition à une vision moderne. Ainsi, lors de cérémonies particulières, elles vont porter le *hanbok*, un vêtement coutumier, alors que les hommes sont en costume occidental.

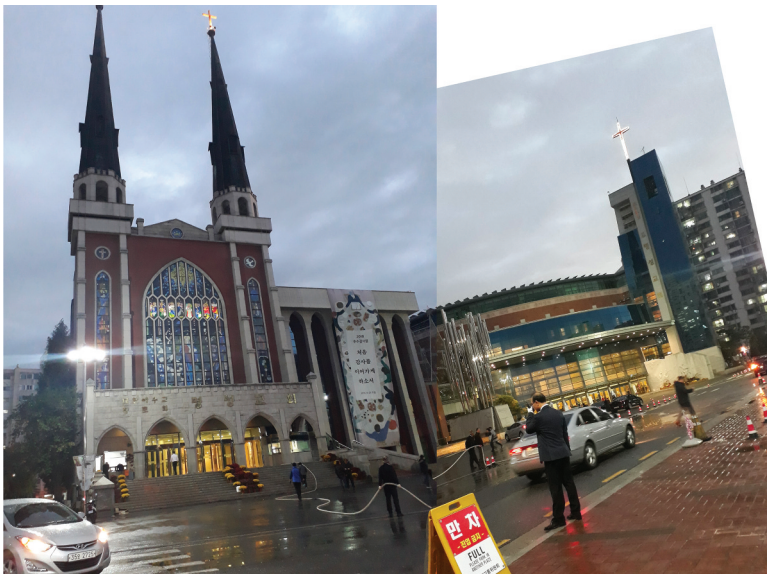
La tendance des Églises protestantes, sur la longue durée, est de s'aligner sur les positions des gouvernements, quelle que soit la tendance politique, et d'éviter les confrontations pour défendre leurs intérêts. Dans le même temps, ces Églises cherchent à s'adapter aux évolutions de la société pour ne pas perdre de fidèles et pour gagner l'adhésion des membres de la classe moyenne et des jeunes générations. Elles doivent se soucier de la perpétuation de leur influence. Le noyau de la plupart des Églises protestantes en Corée est constitué par la génération ancienne. Celle-ci a connu la guerre et la pauvreté du pays, elle a été forgée par la peur de l'ennemi du Nord et a consenti de nombreux sacrifices pour permettre

l'essor économique du pays. Le remplacement de ces membres par les jeunes générations qui s'intéressent à d'autres valeurs semble constituer à l'heure actuelle un défi important pour les Églises protestantes de Corée.

MFM : *Quel rôle social vous semble jouer le protestantisme coréen ?*

H.-Y. Kim : Il est vraiment très important. Les Églises ont comblé un manque car le gouvernement a délaissé le domaine de la protection sociale. Dans la période de forte croissance, celle des années 1960 à 1980, quand les mouvements sociaux étaient contrôlés ou interdits, à l'instar des syndicats, les Églises ont alors été des lieux de rassemblement, permettant que des personnes de même corporation se rencontrent, dialoguent. Les Églises protestantes ont constitué un lieu de sociabilité auprès des fidèles exerçant différents métiers, comme par exemple les ouvriers, les policiers, les coiffeurs et les hommes d'affaires. Elles ont joué et jouent encore un rôle important auprès des femmes au foyer en leur proposant un poste à la tête de petites structures des Églises. Cela leur permet d'avoir une responsabilité en dehors de leur maison et un statut social. Plus concrètement, les Églises protestantes peuvent mettre en œuvre des actions humanitaires en mobilisant les fidèles plus aisés qui viennent en aide à ceux qui sont plus pauvres. En revanche, il s'agit d'aides mises en place entre les Églises de « l'élite », ou de la classe sociale plus aisée, et les Églises des plus modestes.

MFM : *Ces dernières années, la Corée a été secouée par des scandales de corruption qui ont mis en évidence la collusion entre des responsables politiques, les patrons de grandes entreprises et des leaders religieux. Le pasteur Yonggi Cho a été condamné à de la prison ferme par la justice en 2014 et en 2016 pour des détournements de sommes colossales. L'Église presbytérienne Myungsung est aujourd'hui mise en cause pour son népotisme. Une nouvelle loi oblige finalement les religieux, depuis janvier 2019, à déclarer leurs revenus et à payer des impôts. Est-ce que ce climat général tend à discréditer les Églises auprès de la population ? Peut-être y a-t-il aussi, comme en Occident, un phénomène plus profond de fragilisation des religions instituées ?*



L'église presbytérienne Myungsung à Séoul. © MFM

Des pasteurs coréens parlent d'un déclin actuel des Églises protestantes, avec un vieillissement des membres, un manque d'intérêt des jeunes, voire un rejet par certains. Pouvez-vous confirmer ?

H.-Y. Kim : Dans le système congrégationaliste du protestantisme coréen, les pasteurs fondateurs sont des figures essentielles. C'est leur charisme et leur renommée qui ont attiré les fidèles dans leurs Églises. Or, cet engouement remonte à la première génération de convertis, aux années de croissance et de ferveur ; ces personnes qui forment le noyau des Églises ont aujourd'hui cinquante ans et plus. Leurs enfants sont aussi protestants, mais ils ne sont pas aussi zélés que les parents. Petits, ils sont allés à l'église avec leurs mamans puis, devenus grands, ils se sont tournés vers d'autres occupations.

Le vieillissement des Églises est aussi lié aux évolutions de la société coréenne. De plus en plus aisées, et aussi plus individualistes, les personnes de trente ou quarante ans, issues des classes moyennes, sont plus attirées par les loisirs ou les voyages que par la religion. Les jeunes générations ont aussi envie de prendre leurs distances vis-à-vis des anciens et de marquer leur singularité. C'est

un peu à l'image des sociétés occidentales, mais cela ne veut pas dire que les Églises perdent de leur pouvoir dans le champ politique. Beaucoup de protestants sont à des postes de responsabilité et les pasteurs gardent de l'influence sur l'électorat.

La question de la gestion de l'argent et de la fiscalité des responsables religieux, dans les grandes Églises, a depuis longtemps fait l'objet de débats dans la classe politique coréenne mais, en raison du poids électoral des pasteurs fondateurs des *megachurch*, il n'avait pas été possible jusqu'ici de renforcer la législation pour contrôler les flux financiers en leur sein. La nouvelle loi marque une évolution certaine, dont l'impact est encore difficile à évaluer.

Les Églises ont aussi conscience du besoin de donner une image positive, notamment sur la lutte contre la corruption. Dans le même temps, les vieux pasteurs monopolisent encore les responsabilités au sein des Églises et ils ne font que peu de place aux jeunes. Si des ruptures un peu radicales n'ont pas lieu, les Églises auront du mal à convaincre et à attirer de nouveaux membres.

MFM : *La Corée est longtemps restée un ensemble monolithique sur le plan culturel. Il semble que la situation soit en train de changer, avec la formation de couples « mixtes », l'implantation d'étrangers (un peu plus de 2 millions) en provenance de Chine, du Sud-Est asiatique, mais aussi des États-Unis et, dans une moindre mesure, d'autres régions. Comment les Églises considèrent-elles ces minorités issues de l'immigration ? Sont-elles impliquées dans leur accueil ?*

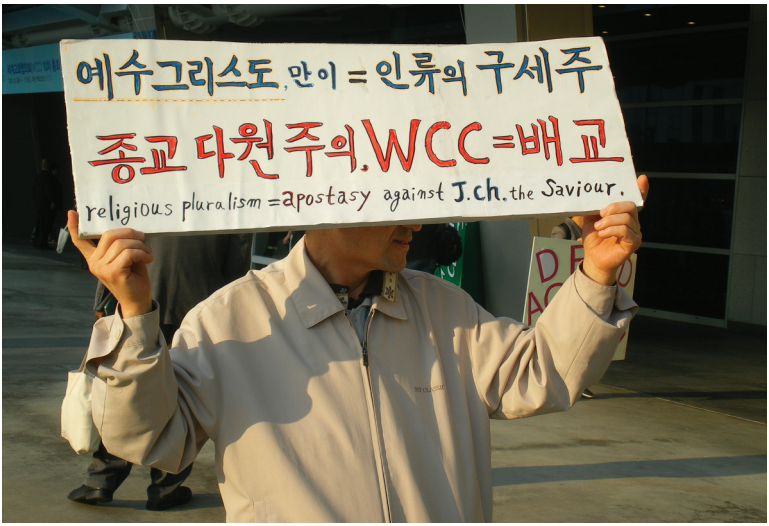
H.-Y. Kim : A partir des années 1990, qui marquent une phase d'ouverture, des travailleurs étrangers ont commencé à venir dans le pays. Il y a eu la levée des restrictions à l'entrée, pour procurer de la main d'œuvre bon marché. Par exemple, des Chinois d'origine coréenne sont arrivés, soi-disant pour renouer avec leurs familles, mais ils sont souvent restés en Corée. Le gouvernement a alors mis en place d'abord un système de stagiaires industriels (1993), puis de permis de travail (EPS) pour des emplois temporaires peu qualifiés, sans envisager l'accompagnement de ces personnes à long terme. Si aujourd'hui la venue et le départ de ces travailleurs étrangers sont encadrés, pendant leur séjour, qui peut s'étendre jusqu'à quatre ans et dix mois, le gouvernement ne propose pas de programme, ni de structure pour les accompagner, puisqu'elles devraient a priori repartir.

La situation est différente en ce qui concerne les nombreuses femmes immigrées venues pour se marier à des Coréens, notamment des milieux ruraux qu'évitent les Sud-Coréennes « éduquées ». Le gouvernement s'est préoccupé de leur accueil et a élaboré des programmes leur étant destinés. Officiellement, en Corée, quand on parle de « société multiculturelle », on fait jusqu'à présent exclusivement allusion à ces couples mixtes, dont les épouses sont souvent stigmatisées ; or ces femmes fondent des familles et leurs enfants sont coréens. La population ne les acceptant pas facilement, l'État est très attentif à leur assimilation à la culture coréenne. Le ministère des Femmes et de la Famille a promu des centres chargés de l'accompagnement social et de la scolarisation des « enfants multiculturels » ; les mères étrangères venant en grande partie de l'Asie du Sud-Est ont elles-mêmes souvent peu d'instruction. Or, ces institutions ont été le plus souvent créées au sein des Églises protestantes, qui ont à la fois la motivation, une capacité d'organisation et des moyens financiers. Elles bénéficient, par ailleurs, de subventions de l'État depuis la création de centres d'aides aux familles ou enfants « multiculturels ».

En ce qui concerne les travailleurs étrangers, en raison de leur durée de séjour, ils sont exclus des programmes dits multiculturels de l'État. Mais les Églises, dans leur ensemble, se mobilisent pour ces immigrés temporaires et leur participation à leur accueil est assez conséquente.

MFM : *Y a-t-il un développement de communautés chrétiennes issues de l'immigration en Corée ? Les immigrés chrétiens créent-ils leurs propres Églises ?*

H.-Y. Kim : Cela dépend. Par exemple, les Cambodgiens ne le font pas, à ma connaissance. Mais il y a beaucoup de communautés chrétiennes mongoles en Corée du Sud, d'ailleurs plus que n'importe où dans le monde, y compris en Mongolie. Au départ, les gens sont reçus dans des Églises du pays, puis, dans un second temps, ils créent leur propre assemblée. D'une façon générale, en vertu d'accords bilatéraux, les travailleurs étrangers ne peuvent pas rester en Corée du Sud plus de quatre ans et dix mois, à moins de demander une carte de résident permanent ou d'engager une procédure de naturalisation. Pour les Cambodgiens, les Vietnamiens, les Indonésiens ou les Népalais, il est pratiquement impos-



Protestation contre le Conseil œcuménique des Églises (COE) de la part de fondamentalistes. ©Dina Rajohns

sible de changer de statut et ils retournent dans leur pays d'origine. Jusqu'à présent, les gouvernements n'ont pas eu de politique d'intégration de ces populations étrangères. Beaucoup choisissent la clandestinité s'ils souhaitent rester en Corée du Sud à l'expiration de leur contrat. Cela concerne tous les travailleurs étrangers, à l'exclusion des femmes ou plus rarement des hommes qui épousent des Coréen(ne)s.

Des Églises protestantes abritent des communautés d'immigrés, mais ces dernières se considèrent comme indépendantes. C'est le cas, par exemple, dans la *megachurch* Onnuri qui s'est beaucoup investie dans cet accueil. Finalement, un espace a été ouvert pour faciliter la diversité des expressions chrétiennes, en fonction des origines nationales et culturelles. Si les Églises ont un engagement social indéniable en faveur des communautés d'immigrés, elles contribuent aussi paradoxalement à une forme d'exclusion institutionalisée, en les isolant. A leur tête, à côté des leaders prédicateurs étrangers, il y a toujours un Coréen – d'ailleurs souvent une femme pasteur ou missionnaire – qui encadre, s'il ou elle ne dirige pas directement ces communautés. Les fidèles coréens, appelés tuteurs (*Sônsaengnim)*, s'occupent des offrandes, gèrent les programmes de chaque communauté en faisant preuve de bonne volonté, mais

aussi d'une certaine autorité. Pour autant, ces communautés ne sont pas intégrées à l'assemblée coréenne et certains étrangers sont déçus parce qu'il leur est difficile de fréquenter des Coréens à l'exception de ceux qui les encadrent au sein de la même Église.

MFM : *Entre multiculturalisme, intégration et assimilation, l'État et les Églises ne semblent pas avoir un positionnement très simple.*

H.-Y. Kim : Jusqu'aux années 1990, et même encore aujourd'hui, la Corée se considérait, et se considère toujours, comme un pays mono-ethnique. Dans les années 2000, la construction d'une nation multiculturelle *(damunhwa)* est officiellement revendiquée par les gouvernements successifs progressistes et conservateurs. Les Églises protestantes ont épousé ce discours, mais la tendance dominante au sein de la société coréenne, c'est le confinement de ces minorités. Les Églises ne se distinguent que peu de cette vision et suivent largement cette orientation. Au lieu de reconnaître la diversité des cultures, à égalité de valeur, une certaine hiérarchie est établie, avec au-dessus la culture coréenne, considérée comme majeure et supérieure à celle des autres immigrés venant de l'Asie du Sud-Est, par exemple. Le « multiculturalisme à la coréenne » est d'abord une volonté d'assimilation à la culture coréenne afin de gommer les différences. On constate alors un décalage entre le discours et la pratique.

Depuis leurs pays d'origine, que ce soit en Thaïlande, au Cambodge, aux Philippines, en Indonésie ou en Malaisie, les migrants sont très marqués par l'influence des produits de la culture populaire coréenne (nommée la *Hallyu*) : Musique K-pop et feuilletons télévisés principalement. Les missionnaires qui travaillent dans ces pays-là sont également des acteurs de promotion et des exemples vivants de ce soft power. Quant aux travailleurs étrangers originaires de ces pays, quand ils arrivent en Corée du Sud, ils sont déjà imprégnés par son modèle de développement économique et, parfois même, spirituel pour ceux qui étaient en contact avec les missionnaires coréens. Pour les femmes mariées à des Coréens, leur volonté de participer au discours sur ce multiculturalisme semble plus évidente, car elles aspirent à ce que leurs enfants soient reconnus comme Coréens sans être différenciés des autres, ce qui est malheureusement loin d'être le cas aujourd'hui.